

A BEAUVAIS, LE LYCÉE FÉLIX FAURE DEVIENT MONUMENT HISTORIQUE

UN « PALAIS SCOLAIRE » A BEAUVAIS

Tous ceux qui sont venus ou passés par Beauvais ont remarqué le lycée Félix Faure qui s'élève en limite du boulevard extérieur, au pied de ce Mont Capron fréquenté depuis l'Antiquité puisqu'un temple dédié à Bacchus s'y élevait. On peut d'ailleurs désormais découvrir dans l'espace qui accueille le CDI, un vestige du beau mur en pastoureaux (petit appareil) qui appartenait à ce sanctuaire et qui a été magnifiquement restauré. L'architecture impressionnante de la façade avec son perron à plusieurs niveaux, le péristyle et les deux pavillons où s'harmonise l'alliance de la pierre, de la brique et de l'ardoise interpelle l'œil au point que les détracteurs du lycée en raison de ce qu'ils estimaient être de la démesure au moment de sa construction l'avait surnommé « le palais scolaire ». En fait, le lycée appartient à cette génération d'établissements scolaires sur plan en peigne, tels qu'on peut encore en voir à Paris, plus rarement, il est vrai, en Province, du moins avec de telles dimensions.

La cour centrale ou « cour d'honneur » est réservée aux adultes ; les élèves n'y ont accès que dans des circonstances exceptionnelles et solennelles. Les cours latérales sont respectivement réservées « aux grands » et « aux petits ». Rappelons aussi qu'à cette époque, la mixité n'était pas envisageable et qu'il s'agissait d'un établissement destiné aux seuls garçons. L'architecture du lycée répond également aux nouvelles attentes liées à l'instruction, luminosité, espace aéré, hygiène. Ainsi le « pavillon de l'infirmerie » qui s'élève à l'extrémité droite de l'édifice lorsqu'on le regarde est-il indépendant du corps de bâtiment principal afin d'assurer le calme aux malades éventuels et de limiter les risques de contagion.

La construction du lycée fut décidée par décret du 27 juin 1893 signé par le Président Carnot et le ministre de l'instruction et des Beaux-Arts, Raymond Poincaré. Les travaux de terrassement commencent en 1896 avec le comblement de « l'abyme », un large bras du Thérain grâce à la terre et aux matériaux récupérés par la démolition de la porte de Bresles. La première pierre est posée par Emile Combes, ministre de l'instruction publique et des cultes le 29 mars 1896. Dès 1889, c'est l'architecte Norbert-Auguste Maillard qui avait obtenu le deuxième grand prix de Rome en 1881 et qui avait été sollicité pour la construction du lycée. Les plans définitifs avaient été signés le 20 juin 1891. La construction du lycée dura deux ans et fut ponctuée d'incidents pittoresques. En 1897, c'est un incendie qui ravage la toiture en construction. La même année, en novembre, l'opinion publique proteste contre la lenteur des travaux ; le nouveau maire incrimine les plans adoptés et les modifie, notamment l'esplanade et les perrons d'entrée qui débordent beaucoup trop à son goût sur le boulevard de l'Assaut. Résultat : les fenêtres, portes et huisseries qui avaient été préparées à l'avance dans un atelier de menuiserie parisien ne furent pas aux bonnes dimensions.

La première rentrée eut toutefois lieu, comme c'était prévu en octobre 1898 : le lycée accueillait 267 élèves dont 128 internes

QUEL NOM POUR LE LYCÉE ?

Dans une lettre du 19 mai 1898, celui que l'on avait surnommé ironiquement « le président-soleil » refusait que l'on appelât ce lycée par son nom. Il s'en suivit un long débat. Certains suggéraient le nom de Jean Racine qui avait été scolarisé au Collège de Beauvais de 1651 à 1655. D'autres avancèrent le nom du Président Sadi Carnot, assassiné par Caserio, un

anarchiste le 25 juin 1894. Au conseil municipal, les débats étaient animés ; le 10 juin 1898, le nom d'un ancien maire de Beauvais, Nully d'Hécourt fut adopté. Mais, la mort du Président Félix Faure, le 16 février 1899 mit un terme au débat. En effet, le président défunt avait été élève pendant deux ans au Collège de Beauvais et, était président d'honneur de l'Association des anciens élèves du collège. Par décret d'Emile Loubet, son successeur du 231 juillet 1899, le lycée des garçons de Beauvais devenait le lycée Félix Faure.

LE LYCÉE DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Proche du front, le lycée Félix Faure fut réquisitionné comme hôpital militaire dès le début du conflit. Une grande croix rouge tracée sur les toits indiquait ce nouvel état. D'août 1914 à novembre 1917, ce furent environ 40000 blessés qui y furent soignés par les médecins militaires et les « Dames-Infirmières » de la ville, ce qui nécessita l'installation de près de 700 lits.. Les classes avaient été transférées à l'E.N.P. (Ecole Nationale Professionnelle) située dans l'ancien couvent des Ursulines (de nos jours, le LEP des Jacobins) et à l'École Primaire Supérieure. Une partie des bâtiments fut rendue au monde scolaire en octobre 1917 avec 200 élèves dont environ soixante internes. Mais le 21 mars 1918, une offensive allemande amenait la ligne de front à 40 kilomètres de Beauvais. Dès la journée du 25 mars, d'innombrables blessés furent admis au lycée dont le mobilier scolaire fut promptement remplacé par des lits, des matelas et des brancards ; des tentes et des abris supplémentaires furent même installés dans les cours et les galeries. Dès le mois d'avril l'ensemble des locaux était, de nouveau, réquisitionné. L'afflux des réfugiés, le passage des troupes et la présence du haut commandement allié (c'est, en effet, le 3 avril, à l'hôtel de ville de Beauvais que le Maréchal Foch avait reçu le commandement des armées alliées en tant que généralissime) rendaient difficile l'organisation des enseignements éparpillés dans la ville. Des locaux de fortune étaient utilisés : trois pièces de la Manufacture Nationale des tapisseries, deux salles du Musée départemental, la bibliothèque de l'hôtel de ville, des domiciles de professeurs, un grenier d'élève. Les 18 et 19 avril commencèrent les bombardements nocturnes. Le 28 mai, une bombe frappa la cour des petits faisant d'importants dégâts matériels, décapitant notamment le buste de la République à l'intérieur du parloir. Devant une telle situation, le 29 mai, l'Assemblée des professeurs déposait une motion demandant l'arrêt des cours et « l'autorisation de repliement pour une région plus habitable ». Dans la nuit du 29 au 30 mai, 70 bombes s'abattirent sur Beauvais dont une écorna la grille de la façade du lycée. De la mi-avril à la mi-juin, huit bombardements aériens allemands provoquent la mort de 35 personnes et encore plus de blessés. Quarante-maisons sont également détruites et d'autres endommagées.

De 80 élèves qu'ils étaient en avril, l'effectif était tombé à une trentaine en mai ; les élèves assistaient au cours à leurs risques et périls...munis d'une autorisation de la famille »

Si la distribution des prix fut supprimée en 1918, les élèves purent néanmoins se présenter aux épreuves du baccalauréat en première et terminale.

L'EFFORT DE GUERRE

En dépit des difficultés qui perturbaient la vie quotidienne, les élèves et leurs professeurs firent preuve d'une belle solidarité et participaient à l'effort de guerre par le biais d'œuvres de bienfaisance. En plus de sa participation à des organisations officielles comme les Orphelins de la guerre (association fondée dès 1914) ou les Pupilles de l'Oise, le lycée s'associait à des initiatives locales comme celle « des vêtements chauds pour les soldats du front » ou encore celle « des éclopés de la caserne Watrin ». Depuis octobre 1914 il existait même une organisation intra-muros, l'œuvre du « dessert des blessés de l'hôpital du lycée ». Dirigée par Madame François, épouse du proviseur, cette belle initiative était financée en partie par des sommes prélevées sur les traitements mensuels des professeurs. Conformément aux instructions ministérielles prises pour limiter la pénurie alimentaire, les terrains possédés par le

lycée furent transformés en cultures maraîchères. Ainsi, sous la conduite de professeurs experts en jardinage ou volontaires, « des équipes agricoles » furent formées. A partir de la classe de cinquième, les élèves travaillaient la terre par groupes de dix, le jeudi matin et soir, le mercredi et le samedi de 16h à 19h ; ils cultivaient des pommes de terre et des haricots vendus au cours du marché et dont le produit fut, en partie, affecté aux emprunts de la Défense. Les professeurs étaient également incités à souscrire à titre personnel à ces emprunts mais ils devaient encore trouver les moyens de convaincre leurs élèves et leurs familles d'en faire autant.

On imagine la liesse qui s'empara des rues de Beauvais lorsque le 11 novembre, au matin, les cloches de la cathédrale, de Saint-Etienne et des autres églises avoisinantes sonnèrent à la volée pour annoncer l'Armistice qui avait été signé à 5h12 du matin dans un wagon Pullman discrètement stationné sur un épi ferroviaire de la forêt de Compiègne.

DANS LA TOURMENTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Ainsi, 20 ans plus tard, le cauchemar recommençait ; certes les exigences alliées au lendemain du premier conflit mondial avaient contribué à plonger l'Allemagne dans le marasme économique d'où émergerait le national-socialisme et son leader, Adolph Hitler. Mais personne n'aurait pu imaginer jusqu'à quel point d'horreur les théories façistes allaient laminer l'Europe. Dès 1940, le slogan nazi, « Ein Volk , Ein Reich, Ein Führer » défigurait le fronton du lycée, juste en dessous du nom « Félix Faure » et un immense portrait d'Hitler était suspendu dans le péristyle. Dès octobre 1939, les lycées Félix Faure et Jeanne Hachette, l'École Normale d'institutrices et plusieurs autres établissements étaient réquisitionnés par le service de santé militaire conférant à Beauvais le rôle d'une ville sanitaire. Ainsi, professeurs et élèves se trouvaient-ils sans locaux scolaires et le lycée allait connaître de multiples pérégrinations. La première étape fut l'hospice municipal, rue de Gesvre où une demi-pension avait été organisée. Des classes mixtes regroupèrent environ 400 élèves des lycées Félix Faure et Jeanne Hachette. En outre la mobilisation d'un grand nombre de professeurs et du proviseur ne facilitait pas les choses. La direction fut alors assurée par Mademoiselle Petit, directrice du lycée Jeanne Hachette. En mai, les Beauvaisiens virent défiler les réfugiés fuyant la Belgique et les départements du nord.

Le 20 mai 1940, l'ordre de l'évacuation totale de la ville est prononcé. Le centre de ralliement est Nogent-le-Rotrou. Beaucoup d'enseignants s'y rendirent pour recevoir, à peine arrivés l'ordre de rentrer immédiatement à Beauvais ! Les services de santé ayant alors abandonné le lycée, élèves et professeurs purent réintégrer les locaux. Il était temps de s'atteler à la préparation du baccalauréat !

Mais au début de juin, les bombardements s'intensifient ; le 4 juin 1940, des bombes frappent le bâtiment central Est et le préau des classes primaires. Heureusement, on ne déplore aucune victime, uniquement des dégâts matériels...mais les livrets et notes des candidats au baccalauréat purent être récupérés dans les décombres du bureau de la directrice !

Les 8 et 9 juin la ville est écrasée sous un déluge de bombes incendiaires. Les maisons à pans de bois de la vieille ville flambent comme de l'amadou ; certains édifices en pierre ou briques disparaissent aussi dans la tourmente comme le musée départemental, la galerie nationale de la tapisserie, l'hôtel de ville dont ne subsiste que la façade du XVIIIème siècle. La ville est détruite à 80% mais le lycée Félix Faure n'est pas touché.

Pour la seconde fois, élèves et professeurs sont chassés du lycée qui est occupé ponctuellement par la Feldkommandantur. L'administration représentée par le proviseur démobilisé occupe encore deux pièces dans le lycée mais les cours se déroulent à l'insitut agricole et dans l'usine Lainé de Saint Just des Marais ; les deux lycées de filles et de garçons sont de nouveau séparés. La rentrée 1940-41, en dépit de ces conditions précaires eut lieu le 7

octobre avec seulement quatre jours de retard sur l'agenda officiel pour les classes à examen et ce en dépit de l'interdiction d'ouvrir le lycée. En novembre de la même année, des baraquements sont commandés au Ministère de la production industrielle Ils seront installés sur l'esplanade de Verdun, en face du lycée devenu un foyer pour les aviateurs allemands.. a la rentrée de 1941, trois classes furent installées dans les baraquements tandis que les autres demeuraient à l'Institut agricole. Lors de la cérémonie des prix le Proviseur déclarait : « Ainsi, notre maison a le triste privilège d'être sans doute le seul lycée de France qui ait dû se contenter de baraques foraines alignées sur une place publique » . L'Inspecteur d'Académie, au péril de sa liberté, déclarait de son côté que cette installation étaient des parallèles de départ d'où il fallait reprendre d'assaut » Félix Faure.

L'année scolaire fut marquée par deux changements importants. Par décision ministérielle du 17 septembre 1942, les deux lycées fusionnent et c'est l'administration du lycée Félix Faure qui est chargé de gérer les deux lycées. Puis, au cours de l'année 1943, le proviseur est amené à quitter ses fonctions.

Fin août 1943, une escadrille de la Luftwaffe s'est installée sur le terrain d'aviation de Beauvais-Tillé. Dès lors, les bombardements aériens alliés se succèdent ; les bombes qui n'atteignent pas leur objectif s'abattent en revanche sur le secteur nord de la ville. Le 24 septembre 1943, neuf raids aériens visent Beauvais. ; les baraquements de l'Esplanade de Verdun sont pulvérisés et les bâtiments du lycée sévèrement endommagés : deux bombes touchent la façade et le bâtiment central ouest, deux autres éventrent le bâtiment central nord enfin une cinquième fracasse les cuisines. Une nouvelle fois, les enseignants et les 216 élèves doivent quitter leur lycée.

La quatrième étape de l'exode du lycée Félix Faure est l'École Pellerin et ce jusqu'à la Libération. Certes la proximité des abris est salutaire et garantit dans une certaine mesure la sécurité des élèves. Mais l'exiguïté des locaux – six classes pour deux lycées- ne facilite pas l'organisation des cours et rend cette dernière année de guerre particulièrement difficile. A la rentrée de 1944, il ne fut pas possible de réintégrer les locaux du lycée Félix-Faure. Les élèves sont répartis entre le lycée Jeanne Hachette et l'ancienne École Normale de filles rue Bossuet en attendant de retrouver le locaux du boulevard de l'Assaut.

LA VIE PENDANT L'OCCUPATION

Beauvais est désormais une ville fantôme dont le centre n'est plus qu'un amas de décombres . Insolite, la façade vide de l'Hôtel de ville se dresse tel un décor au milieu des ruines. La population s'est réfugiée dans les communes périphériques et les bourgades environnantes. Pour constituer un semblant de ville, les communes de Notre-Dame du Thil, Marissel et Voisinlieu sont intégrées à Beauvais en 1943.

Le moindre que l'on puisse dire, c'est que l'atmosphère, à Beauvais, est loin d'être sereine pour ne pas dire qu'elle est franchement délétère dans ces années de guerre !

La propagande du gouvernement de Vichy est omniprésente. La méfiance et la délation sont monnaies courantes. La propagande mensuelle est assurée, dans les lycées par les internes qui diffusent les discours du Chef de l'état français et la vente de médailles et d'insignes comme la francisque. L'apposition du portrait du Maréchal Pétain est obligatoire dans toutes les salles de classe et l'interprétation de chants à sa gloire encouragée. Qui ne connaît la célèbre chanson « Maréchal, nous voilà » , véritable hymne officieux de « l'état français » de Vichy écrite par André Montagard et Charles Courtieux qui devait être interprétée quotidiennement par tous les « bons élèves de France » ! L'instauration de maîtres volontaires d'éducation générale et la participation aux œuvres du Maréchal témoignent de la volonté soutenue

d'encadrer pour ne pas dire d'enrôler les élèves. L'épuration administrative touche largement la communauté scolaire ; en application des lois anti-juives ou en raison de leur appartenance à la franc-maçonnerie, quatre professeurs ont été révoqués ou démis de leurs fonctions. Si nous ne disposons pas de recensement exhaustif des victimes, les plaques commémoratives fixées dans le péristyle du lycée nous donnent les noms des victimes de la barbarie nazie : Louis-Marcel Bouet, Jean Bourgognon. Cinq enseignants sont également faits prisonniers : André Coffinier, Jacques Dancer, Robert Bouvier, M. Culine, Jean Schiltz. Sept agents du lycée sur dix-sept ont été emmenés en captivité ; ce sont : Eugène Lamaud, Marcel Fructidor, Albert Roze, Roger Firmin, Raymond Bézot, Daniel Bobronel et Hanère Vanove. Si la majorité se tait et subit privations et vexations de tous ordres, certains rallient et s'illustrent dans les Forces Françaises Libres comme Hugues Pierson, Abel Thomas, Max André, Louis du Sablet, Robert de Beauvais.

D'autres victimes sont également à déplorer comme le Docteur Joseph Hébert et son fils, assassinés lors de la tragique prise d'otages de Troissereux ; dans les rangs de la Résistance, on peut également citer Michel et François Pelletier, dans les rangs des FFI, Jacques Boulanger tué à Haudivillers et Jean Mauguet, grièvement blessé lors de la Libération de Paris. Les 8 et 9 juillet 1943, deux anciennes élèves du lycée Jeanne Hachette. Marcelle Geudelin (sous-lieutenant des Forces Françaises Combattantes) et Marie- Louise Legoux ainsi que deux élèves du lycée Félix Faure Henri Cozette et Jean Rebour du réseau CND Castille furent arrêtés et déportés. Madame Geudelin mourut le 15 mai 1945 au camp de Bergen-Belsen. Le 4 janvier 1944, au cours d'une rafle dans Beauvais, Gaston Cahen, professeur d'histoire au lycée jusqu'en 1934 et sa femme Marguerite sont arrêtés et détenus au Camp de Royallieu avant d'être envoyé à Auschwitz. En avril 1944, un élève de 1^{ère}, Pierre Pir est arrêté pour action anti-collaboratrice et envoyé à l'usine d'armement de Brunswick. Devant la collaboration de plus en plus exigeante et infamante pour les citoyens français, certains enseignants rejoignent la Résistance comme Monsieur Gabarini, professeur de sciences naturelles secondé par l'un de ses élèves Paul Moquet, ou encore Gaston Hocquart, professeur de philosophie, Monsieur Guimier, professeur d'éducation physique et sportive Monsieur Asselineau, professeur d'anglais. La situation ne laisse pas indifférent les élèves dont certains s'engagent à leurs risques et périls. On relève ainsi les noms de Marcel Froissart, Maurice Thierry qui prennent le maquis et s'occupent de radio clandestine, Jacques Dupret dans l'organisation du mouvement de Libération-nord, Maurice Jauneau pour l'organisation du Front National, Robert Séné au bureau des opérations aériennes, Colette Langlois et Bernard Follet, élève de philo-sciences qui est agent de liaison entre la Résistance française et les officiers britanniques parachutés dans l'Oise. Cette énumération est loin d'être exhaustive et ne témoigne que partiellement de la participation et de l'engagement des personnels et des élèves durant la Seconde Guerre mondiale.

LA RECONSTRUCTION DU LYCÉE

Le lycée sort très endommagé de la guerre et nécessite des «travaux de reconstitution », selon le terme de l'époque. Ceux-ci ne durent pas moins de cinq ans sous la direction vigilante de l'architecte Auguste Danguillecourt. Il est alors décidé que le lycée sera reconstruit à l'identique pour un montant total de 268 millions de francs. Le financement a été débattu entre le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, le Ministère de l'Education Nationale et la ville de Beauvais qui souhaitait en transférer la propriété à l'État. Le 18 mars 1948, le chantier est endeuillé par l'éclatement d'un obus lors des travaux de déblaiement. L'explosion fait une victime, Monsieur Antunes et un blessé, Monsieur Lazano de Thomas. Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, les élèves retrouvent avec satisfaction leur lycée : les classes primaires d'abord, puis les terminales enfin l'internat de garçons et les classes de première, de seconde et de troisième.. En octobre 1951 le lycée fonctionnait enfin

normalement. A l'occasion de sa réouverture, un vœu du Conseil Général de l'Oise émet l'idée d'un changement de nom du lycée. Un débat s'en suit où le nom de Jean-Jacques Rousseau est préféré à celui de Ferdinand Buisson. Finalement l'administration universitaire refuse d'entériner la proposition et le lycée demeure le lycée Félix Faure.

Le 28 mars 1950, Barry Bingham, chef de l'ECA en France, entouré des responsables du SGCI vient inaugurer le lycée en cours d'achèvement mais c'est le 24 novembre 1952 que l'établissement entièrement achevé est inauguré par André Marie, Ministre de l'Éducation Nationale. Le 15 mai 1952, les bureaux de l'administration ouvrent leurs portes et le 15 juillet, le proviseur peut emménager dans ses appartements rénovés.

Après douze ans de perturbations, le lycée se relevait et pouvait faire face à l'avenir. Cet événement est consacré par l'attribution en janvier 1953 du buste en marbre de Félix Faure placé solennellement sur la cheminée du parloir.

Alain PICKAERT